Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 33

Artikel: Une jolie histoire
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194427

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Trente-deuxième année. N° 33. Samedi 18 août 1894.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
SUISSE: un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . 7 fr. 20

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS datent du *1er janvier*, du *1er avril*, du *1er juillet* ou du *1er octobre.*

Les musqués.

Connaissez-vous rien au monde de plus désagréable que la compagnie ou le voisinage de gens qui se parfument? L'odeur pénétrante qu'ils répandent autour d'eux vous obsède quelquefois au point de vous irriter, presque au point de leur dire des sottises, ma parole d'honneur.

Vous promenez-vous avec eux dans la campagne, avec l'espoir d'y respirer un air pur, leur musc vous arrive plein le nez, et vous ne sentez plus que cela: adieu la bonne odeur des prés. Cueillez-vous un petit bouquet de violettes, inutile de vouloir en savourer l'arôme suave, que seule la nature lui a donné; une nouvelle bouffée de musc vient le chasser brutalement.

— Etes-vous à table, à côté d'un convive ainsi parfumé, les mets n'ont plus pour vous qu'un même parfum: le musc! Tout vous paraît en être imprégné, les verres, les bouteilles, les couteaux, le pain, tout enfin!

Et diantre, quand je suis en face d'un beau rôti, je veux sentir le fumet du rôti, je veux avoir la ferme persuasion que je suis dans une salle à manger et non dans la boutique d'un coiffeur.

* * *

Dire qu'il y a des hommes qui se parfument aussi!... Vraiment, cela ne paraît pas possible; et cependant ils ne sont que trop nombreux.

Ah! ceux-là, je dois l'avouer, m'inspirent une singulière répulsion, et certes ce n'est pas à moi seulement. Un monsieur me disait, il y a quelques jours, que lorsqu'il se trouvait dans l'obligation de donner une poignée de main à un homme imprégné de musc, il avait hâte de le quitter pour aller se laver à grande eau. « Le musc, ajoutait-il, serait capable de me faire rompre les meilleures relations d'amitié avec ceux qui en ont la déplorable manie, et laissent partout sur leur passage cette trace écœurante, soi-disant parfumée. »

* * *

Et s'il vous arrive de récriminer, les gens musqués protestent de toute leur force:

— Moi, du musc! jamais! c'est de l'héliotrope blanc, dit l'une; c'est de la peau d'Espagne, dit une autre, et toutes ensemble: « D'ailleurs, j'en mets si peu! »

Rien n'est plus difficile que de faire poliment comprendre à certaines personnes qu'à force de sentir bon elles empestent?

La chose n'est pas impossible, cependant, témoin les recettes suivantes envoyées au *Figaro*, par un de ses correspondants, il y a quelques années, et que nous retrouvons en portefeuille:

Quand vous ouvrez un wagon où se trouve une femme qui exhale cette désagréable odeur, retirez-vous précipitamment et fermez la portière en lui disant: « Excusez-moi, madame, de redescendre, mais le parfum du musc m'incommode. » Ce moyen sera peut-être pour elle une leçon salutaire.

UN NEZ FIN.

Refusez énergiquement d'occuper votre place au théâtre ou au concert si, dans le voisinage, votre odorat découvre une femme musquée. Faites force tapage et motivez-le. La dame rougira, sera furieuse, vous traitera de manant, mais se corrigera... peut-être pour s'éviter de nouveaux affronts...

UN GRINCHEUX.

Ne sortez que muni d'une pipe de grand modèle bien pleine, bien bourrée et de l'aspect le plus rébarbatif. Au moindre danger, lorsque l'air vous apportera des senteurs trop embaumées, brandissez votre arme et faites mine de vous en servir.

Vos voisines pousseront des cris d'horreur et des *pouah!* Expliquez alors carrément que, si l'odeur de la pipe les incommode, l'odeur du musc produit sur vous le même effet, et que vous êtes dans votre droit de légitime défense.

PAUVRE JACQUES.

Cela dit, voulez-vous que je vous indique le meilleur des parfums, celui que chacun doit chercher à répandre autour de soi?... C'est le parfum que donne l'hygiène, la propreté du corps et une bonne santé.

Montaigne disait: « Pour sentir bon, il faut ne rien sentir. »

Et il avait mille fois raison.

L. M.

Une jolie histoire.

Nous l'empruntons aux *Annales historiques et littéraires:*

En lisant ces jours-ci le compte-rendu de la réunion annuelle de nos sauveteurs, Alfred Capus s'est rappelé une aventure pleine de bonhomie et de simplicité, arrivée dans une petite ville de Touraine, il n'y a pas fort longtemps.

Un des bourgeois aisés de l'endroit — désignons-le par le prénom d'Adolphe — pêchait à la ligne dans la rivière, assez profonde et assez rapide. Il était juché sur la berge tout au bord, quand il fit un faux mouvement et tomba à l'eau. Il cria: « Au secours! » car il ne savait pas nager, se débattit un instant et se serait infailliblement noyé, si un inconnu qui passait sur la route voisine ne l'avait pas retiré au péril de sa vie.

Adolphe ne parvint pas à connaître le nom de son sauveur qui ne voulut accepter de remerciement, ni de récompense d'aucune sorte, et continua son chemin tranquillement.

Cette histoire fit du bruit dans le pays, et Adolphe fut félicité par tout le monde sur son bonheur. Des mois se passèrent. Un jour qu'Adolphe se rendait en voiture à une de ses propriétés, située à quelques lieues, le cheval s'emballa, prit le mors aux dents et, devenu tout à fait fou par l'excitation de la course, se dirigea vers un bois qui bordait la route. Adolphe allait vraisemblablement avoir la tête brisée contre les arbres, à moins qu'il ne sautât du véhicule, ce qui était au moins aussi dangereux. Tout à coup un passant bondit à la bride de l'animal, s'y suspendit, fut traîné une cinquantaine de pas, mais finit par l'arrêter.

— Vous m'avez sauvé la vie, monsieur, dit Adolphe. Qui êtes-vous?

— Je me promenais, reprit l'inconnu en souriant, et ce que j'ai fait n'a aucune importance.

— Dites-moi votre nom, au moins!

— C'est inutile, je ne suis pas du pays.

Il fut impossible de lui arracher un renseignement, et il disparut bientôt, laissant Adolphe à la fois stupéfait et pénétré de reconnaissance.

On juge du retentissement que cette seconde aventure eut dans toute la région. Les félicitations affluèrent chez

Adolphe qui eut la réputation du plus grand veinard de l'arrondissement. D'ailleurs il en convenait lui-même avec modestie.

— Il est fâcheux, dit le maire, que de pareilles actions restent sans récompense.

Mais toutes les recherches pour retrouver les deux inconnus qui avaient deux fois sauvé la vie à Adolphe demeurèrent infructueuses.

Adolphe, cependant, y gagna en considération. On se le montrait et on parlait de lui avec envie Les journaux du département citaient son nom à l'occasion comme celui d'un bon citoyen.

Le 14 juillet de l'année suivante, il reçut la visite du maire de sa commune.

— Mon cher administré, lui dit ce magistrat, M. le préfet a pensé, et c'est également mon opinion, qu'il serait d'un mauvais exemple de ne pas consacrer solennellement le souvenir des deux actes héroïques dont vous avez été l'objet. C'est décourager la vertu que de ne pas récompenser de tels dévouements. Comme nous ne pouvons retrouver vos deux sauveurs, M. le préfet a décidé qu'une médaille de sauvetage vous serait décernée à vous, car enfin il est nécessaire de décerner une médaille de sauvetage pour ce double acte de courage et, sans vous, il est clair qu'il ne se serait pas produit. Acceptez-la donc, car, à défaut des autres, c'est vous qui la méritez.

Adolphe s'inclina. Il y eut un banquet, on porta des toasts à sa bravoure; peu à peu les détails de cette affaire rentrèrent dans l'ombre et on finit par regarder, dans tout le pays, Adolphe comme un héros.

Le mari de Suzelle.

II

Suzelle était la meilleure fille que l'on pût rencontrer à dix lieues à la ronde. Propre, économe, travailleuse, elle n'avait toujours eu que des amis, par cela sage comme pas une.

Ah! certes, les commères malveillantes n'avaient pas beau jeu avec elle, car il n'y avait pas à dire, c'était une fille parfaite, on ne lui connaissait pas de défaut, mais pas ça, et les bonnes langues de l'endroit, pour mieux affirmer la chose, joignaient la mimique aux paroles et faisaient claquer la corne de leur ongle sur l'ambre de leurs dents.

Aussi fut-elle de bonne heure recherchée en mariage, et elle avait à peine quinze ans que les épouseurs courtisaient déjà son père, un vieux terrien entêté, qui avait gagné ses quatre sous à piocher « la mère-nourrice, » comme il le disait, et qui entendait bien ne marier sa fille qu'à un solide paysan comme lui.

Malheureusement pour ses plans, le bonhomme avait fait donner à Suzelle un brin d'instruction; aussi l'enfant ne partageait-elle guère les idées de son père; elle ne le contrariait jamais sur ses manies, mais elle se promettait bien de rester fille ou d'épouser l'homme de son choix.

Or ses rêves s'en étaient allés tout droit à Frantz Vogel, un ébéniste qui travaillait à la ville et qu'elle admirait fort les jours de fêtes, quand, sanglé dans son veston des dimanches, il venait rendre visite à sa mère. Un beau garçon, en vérité, et Suzelle n'avait point mauvais goût.

De plus, un brave enfant qui adorait sa mère et qui la dorlottait de son mieux. On le disait habile dans son métier et ne boudant pas à la besogne.

— Un rude lapin pour le coup de collier que le gars de Suzelle, disaient ses camarades

Dame, pour tout avouer, un brin noceur après le travail et la bonne paie; mais cela pas souvent, une petite fugue par ci par là et Frantz en avait pour six mois à être sage et rangé.

Il eut bientôt fait de remarquer Suzelle, il en entendait tomber toutes sortes de louanges, elle lui plut, et ma foi, un beau jour, qu'il la rencontra seule près de sa mère, il ne se gêna pas pour lui dire ce qu'il avait sur le cœur. La Suzelle, toute rouge de plaisir, l'écoutait attendrie, et alla lui avouer ingénument qu'elle éprouvait à son endroit des sentiments tout semblables.

Frantz voulait tout de suite aller la demander à son père, mais la jeune fille l'en empêcha, en lui disant tristement:

— Hélas! j'ai très peur que mon père ne consente jamais à notre union, il ne veut pour gendre qu'un homme comme lui; il vous traiterait de muscadin, vos mains ne sont pas assez terreuses, vous ne sauriez comprendre la joie de planter et de voir venir des pommes de terre ou des carottes; donc, vous n'êtes bon à rien. A part cette lubie, mon père est très bon, ajouta la jeune fille, il m'aime beaucoup à sa manière; c'est lui qui m'a élevée, ma mère étant morte quand j'avais à peine deux ans. Je ne veux donc pas lui faire de chagrin en me mariant malgré lui. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de me réserver pour vous, et d'attendre, libre, que mon père revienne à des idées meilleures.

Frantz revit souvent Suzelle, il l'aimait de plus en plus et enrageait de ne pouvoir la prendre pour femme. Il avait vainement parlé au vieux cultivateur.

— Ta, ta, ta, ta, mon jeune ami, avait répondu le bonhomme, apprenez d'abord à sarcler, à biner, à labourer, achetez un lopin de terre, soyez un vrai paysan et revenez alors me trouver, je vous dirai ce que je pense de vous.

Frantz en demeura désespéré et sortit en envoyant à tous les diables le vieil entêté.

Néanmoins, comme son amour augmentait avec les difficultés qu'il éprouvait pour posséder celle qu'il aimait, il n'en persista pas moins dans ses idées d'épousailles, et dès lors commença pour les deux jeunes gens cette douce période qui précède le mariage et qui en est peut-être la meilleure.

Chaque dimanche, ils se voyaient tantôt ici, tantôt là, trouvant mille ruses pour se rencontrer, et c'étaient des poignées de mains, des protestations à n'en plus finir, serments d'amour, hélas! que l'on jure éternels, et qui durent un jour.

Leur attente fut pourtant abrégée par un accident; le père de Suzelle tomba d'une meule de foin, si malheureusement, qu'on le releva demi-mort.

Il ne reprit pas connaissance et mourut dans la nuit.

Suzelle pleura son père sincèrement, mais comme les plus grosses douleurs se cicatrisent avec le temps, quelques mois après elle épousait Frantz, sans bruit, sans fracas, comme il convenait à une fille encore en deuil.

Elle avait une petite fortune, consistant dans la maison paternelle et dans quelques terres avoisinantes.

Comme Frantz avait un bon état et qu'il l'exerçait à la ville voisine, ils louèrent le petit bien et allèrent s'installer tout près de l'atelier où le jeune homme travaillait.

Là, ils vécurent tous deux les plus belles années de leur vie; ils s'adoraient, une bonne aisance leur permettait de ne point avoir souci du lendemain, aussi ne songeaient-ils qu'à s'aimer. Une grosse fillette vint ajouter à leur bonheur; un an après, un beau garçon faisait son entrée dans le monde, au grand ravissement du papa qui ne se sentait plus de joie.

Trois ans s'envolèrent ainsi, laissant les jeunes époux aussi épris qu'au premier jour. Puis, tout à coup, Frantz se dérangea, lui si sobre, si travailleur, se mit à fréquenter les cafés et à délaisser l'atelier; tout d'abord cela arriva rarement, tous les quinze jours.

La douce Suzelle n'y fit pas attention.

— Bah! il faut bien qu'il s'amuse.

Mais ses escapades se firent plus fréquentes, puis peu à peu elles devinrent journalières.

La paix du ménage fut finie, Suzelle essaya de tendres remontrances, elle pleura, supplia vainement; peu à peu, la gêne entra dans la maison.

(La fin au prochain numéro.)

On vin que laissè à désirâ.

On martchand dè vin, qu'ein veindâi pè petits bossatons po lè fénésons et lè messons, ein fasâi agottâ à n'on pàysan qu'ein volliâvè atsetâ. Ma fâi y'avâi onna balla reintse dè bossets pè la câva; y'ein avâi dè totès lè sortès : dè l'Hongrie, dâo pique-poule, dè l'Etalie, et dâo noûtro, soi-disant.

— Coumeint trovâ-vo césiquie? fâ lo martchand ein traiseint on verro à ne n'ovâlo et ein lo teindeint âo pàysan.

L'autro lo met contrè la tsandâla po vairè la couleu qu'étâi prâo galéza; mâ, à la premire golâïe ye fe la potta et repond : « Mâ fâi, po derè la vretâ : Vouâiquie! »

— Ye sé bin, se repond lo martchand, que ne vaut pas dâo Mont, ni dâo Tartegnein et ni dâo Vinzet; mâ vo z'assuro qu'ein medzeint l'est bo et bon.

— Ein medzeint, fâ lo pàysan, ne dio pas! mâ ein bévesseint! l'est on autro afférè.

Et l'ont essiyi on autro bosset.